

## Vie des arts

# Max Gatta : le flou des villes

Martine Rouleau

---

Volume 48, Number 191, Summer 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52782ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Rouleau, M. (2003). Max Gatta : le flou des villes. *Vie des arts*, 48, (191), 56–57.

# Le flou des villes

Martine Rouleau

**L**A VILLE, DOTÉE D'UN INDÉNIABLE POUVOIR D'ATTRACTION, AGIT SUR LES MASSES COMME UNE FORCE CENTRIFUGE. QUE LES GENS Y VIENNENT EN QUÊTE DE TRAVAIL OU D'EXOTISME, C'EST INVARIABLEMENT L'ANONYMAT QUE LEUR PROCURE L'IMMENSITÉ DES DÉDALES URBAINS. L'URBANITÉ QUE REPRÉSENTE MAX GATTA DANS SES IMMENSES TOILES ET SES PLUS PETITES ŒUVRES DE TECHNIQUE MIXTE ÉVOQUE L'ACTIVITÉ FOISSONNANTE QUI RÉDUIT L'INDIVIDUALITÉ À NÉANT.

*Wall Street, 2002*  
Huile sur panneau  
152 x 122 cm



Avec une palette de gris et de beiges parfois agrémentée de touches de couleurs rompues (vert, rouge, jaune), Max Gatta peint des scènes de rue à la fois familières et inquiétantes. Elles comportent toutes des façades d'immeubles, identifiables par des quadrillages et des réseaux de lignes, ainsi qu'un certain nombre de personnages. Parfois, une voiture, un vélo ou un avion s'ajoute à la composition qui respecte les canons du paysage classique. Qu'y a-t-il là d'étonnant? Tout est flou.

Comme pour le piéton qui sillonne les rues de sa ville en ne portant pas attention au paysage qui l'entoure, le spectateur qui s'approche trop des œuvres de l'artiste n'y voit qu'une étendue de textures et de tons neutres ponctuée de taches colorées. En regardant l'œuvre au plus près, le regard parcourt les stries que laisse la peinture à l'huile méticuleusement appliquée sur la toile, les lignes et les occasionnelles touches plus opaques laissées par le pinceau; bref, le médium.

**MAX GATTA**  
GALERIE DE BELLEFEUILLE  
1367 AVENUE GREENE, MONTRÉAL  
DU 24 AVRIL AU 6 MAI 2003

## BOUSCULADE VISUELLE

C'est alors qu'il faut s'éloigner de l'œuvre afin que le plan plastique laisse place à l'interprétation. Peu à peu, les lignes et les taches se transforment en immeubles, deviennent des gens et des voitures, s'agencent pour former une scène. Mais, c'est d'abord le regard qui s'affole en contemplant les œuvres de Gatta puisqu'il ne trouve, à prime abord, aucun élément défini sur lequel se reposer. La « bousculade » visuelle qui en résulte lance l'imagination dans une course folle. Tout à coup, le citadin blasé se transforme en touriste et jette un regard frais, naïf sur la ville qu'il croyait connaître de fond en comble. À quelle époque se déroule cette scène? Pourquoi cet homme est-il vêtu d'une chemise à manches courtes alors que les autres piétons portent de longs manteaux? Où s'en va cette femme dont la robe blanche semble être agitée par le vent? Mais (heureusement), la représentation n'est jamais clairement définie, laissant ainsi planer le doute, ouvrant un vaste champ de possibilités autour des thématiques de la ville et du rapport qu'elle entretient avec les individus et les masses.

Les façades des immeubles qui emplissent l'horizon, bloquant ainsi le ciel, viennent renforcer cette concentration de l'image qui donne l'impression de déborder des limites de la toile. En effet, tous les éléments contenus dans le cadre suggèrent un hors champ encore plus chargé et imposant. En masquant ainsi le point de fuite, la contemplation de l'œuvre amène le regard du spectateur à circuler inlassablement. Un peu à l'image d'un piéton errant dans les rues, le spectateur face à une œuvre de Gatta ne trouve pas de répit, il cherche instinctivement à reconstruire et à clarifier ce qu'il voit.

Les personnages, bien qu'occupant une place importante dans la composition, sont étrangement désincarnés, fantomatiques. Souvent, ils tournent le dos au spectateur, parfois ils lui font face, mais les traits de leurs visages ne sont jamais définis. Les genres peuvent être distingués par la forme des vêtements, mais il est impossible de

déterminer leur âge, leur expression, bref quoi que ce soit qui leur permettrait de se détacher du paysage.

## ENTRE TOILE ET PLEXIGLAS

Dans l'œuvre *Untitled #4*, une silhouette noire se dessine en transparence, elle évoque le passage d'un homme quelques instants auparavant, mais dont seule une trace évanescence de sa présence perdure. D'un point de vue formel, l'œuvre toute en camaïeux de beige et de gris, évoque l'effet filé obtenu en photographie lorsqu'un sujet en mouvement est longuement exposé. Mais, comme le flou s'applique autant aux personnages qu'aux véhicules et aux immeubles, tous les éléments du paysage semblent animés. Parfois, déjouant ce trouble généralisé qui caractérise ses œuvres, Gatta s'amuse à traiter une voiture, le mollet dénudé d'une femme ou la façade d'un immeuble avec plus d'opacité, davantage de définition.

*Untitled #2* donne à voir une progression audacieuse dans l'exploration de l'urbanité et de ses contradictions chez Gatta. L'œuvre est constituée de la photographie d'une rue quelconque, cadrée en perspective agrémentée d'immeubles, de commerces, de feux de circulation, de piétons. Bref, il n'est pas nécessaire d'avoir visité le lieu exact de la prise de vue pour constater que cette scène est familière. Par contre, Gatta a conçu un dispositif afin de présenter cette photographie: il l'a recouverte d'une plaque de plexiglas sur laquelle il a représenté ses énigmatiques personnages. Au premier coup d'œil, le spectateur est tenté de croire qu'il s'agit simplement d'une peinture de petit format. Il se laisse prendre au jeu et, malgré l'impression de profondeur provoquée par la superposition des deux couches de matériau, la différence entre cette œuvre de technique mixte et la toile n'est pas manifeste.

L'astuce technique met donc en évidence le propos de l'artiste: peu importe par quels moyens la ville est représentée, ce sont invariablement les lignes que tracent les trajectoires de ses habitants qui en dessinent les contours. Chaque case qui forme le

## NOTES BIOGRAPHIQUES

APRÈS AVOIR OBTENU UN BACCALAURÉAT EN PHILOSOPHIE, MAX GATTA ENTREPREND UNE FORMATION EN ART À L'UNIVERSITÉ CONCORDIA (1996). DEPUIS, IL PARTICIPE RÉGULIÈREMENT À DES EXPOSITIONS DE GROUPE, NOTAMMENT À LA BAU-XI GALLERY, À TORONTO ET À LA GALERIE ST-LAURENT & HILL, À OTTAWA. IL A ÉGALEMENT PRÉSENTÉ DES EXPOSITIONS INDIVIDUELLES EN ONTARIO ET AU QUÉBEC. LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA AINSI QUE LE CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO LUI ONT DÉCERNÉ DES BOURSES.

grillage de la façade d'un immeuble correspond à l'espace occupé jour après jour par un travailleur, chaque ligne diagonale marquée par une rue est un chemin arpenté quotidiennement par des individus qui se dirigent vers une quelconque destination. Finalement, ce sont les usages que font les citadins de leur ville qui en déterminent la forme, mais le rythme effréné de leurs actions est devenu une seconde nature devant laquelle les personnages de Gatta s'effacent. Littéralement. Picturalement.

## LE LIEU DE TOUS LES LIEUX

L'effervescence urbaine s'exprime dans les œuvres de Gatta comme des ondes de chaleur émanant des rues pavées par jours de canicule. Comme la manifestation optique d'une sensation de malaise, elle se fait écrasante, masquant le ciel et, avec lui, toute perspective de fuite par une surenchère de tours et de gratte-ciel de plus en plus hauts. La ville que représente Max Gatta est celle du passé, du présent et du futur tout à la fois. Elle se trouve en Amérique, en Europe et en Asie. Elle est avant tout l'incarnation d'un rythme, d'une énergie, d'une force d'attraction créée par l'homme, qui s'y trouve pourtant sans visage et sans patrie. Les villes de Max Gatta sont autant de portraits... de l'anonymat. □